

# À l'occasion des adieux (nostalgiques) d'un chroniqueur de théâtre

Gilbert David

Numéro 29 (4), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, G. (1983). À l'occasion des adieux (nostalgiques) d'un chroniqueur de théâtre. *Jeu*, (29), 11–15.

## à l'occasion des adieux (nostalgiques) d'un chroniqueur de théâtre

Martial Dassylva a annoncé en septembre dernier qu'il quittait, après dix-huit ans, la chronique théâtrale de *la Presse* pour y occuper dorénavant le poste de responsable des informations à caractère social. Avec Jean Béraud, son célèbre prédécesseur, il aura donc été d'une rare longévité dans une fonction qui a connu ailleurs — au *Devoir* notamment — de fréquents changements de titulaire, peu propices à l'établissement de rapports — disons approfondis — entre les praticiens et les spectateurs-lecteurs.

Martial Dassylva est rapidement devenu un chroniqueur théâtral qualifié et, à ce titre, un très bon informateur des petites et grandes réalités de l'activité théâtrale à Montréal et au Québec; réceptif et sensible à toutes les tendances, lesquelles se sont multipliées durant son mandat, il a rendu compte autant des jeunes compagnies que des plus anciennes, avec le souci permanent de couvrir l'ensemble des pratiques théâtrales, de l'Eskabel au Théâtre de Quartier, du Théâtre du Nouveau Monde au Groupe de la Veillée, du théâtre d'été au théâtre pour enfants. Sauf exceptions — ce métier n'est pas de tout repos! —, il a manifesté une singulière faculté d'adaptation, se plaçant le plus possible dans la perspective des producteurs d'un spectacle, tout en posant des jugements directs et précis. Il a contribué plus que quiconque à l'émergence et à la reconnaissance de nouveaux auteurs dramatiques; il n'a ménagé ni sa sympathie ni ses appuis à aucune création, du moment qu'elle montrait une certaine authenticité.

En tant que critique, Martial Dassylva se sera surtout cantonné dans une position d'honnête homme, avec d'occasionnelles sorties face à des questions controversées; commentateur soucieux de rester accessible au plus grand nombre, il a parfois affiché sa méfiance, un brin anti-intellectuelle, à l'égard des théories esthétiques; ses références théâtrales sont restées celles que donnent une solide culture générale et une bonne connaissance des grands textes; sans verser dans la seule critique d'humeur, ses articles ont été moins analytiques que descriptifs et ostensiblement subjectifs. Son appréciation de la représentation théâtrale, tout en respectant l'audace et le risque, a pu paraître entravée par une certaine tradition du texte et de son interprétation, en refusant par exemple à la mise en scène des expériences hétérodoxes au nom d'une « fidélité » à l'auteur qui est restée un postulat ininterrogé. Ce type de réticence reflétait probablement l'opinion majoritaire de ses lecteurs qu'un chroniqueur de presse apprendrait, selon le mot de Sartre, « à deviner ».

Lecteur assidu de sa chronique, j'ai déjà indiqué en 1976<sup>1</sup> les limites et les simplifications (pas toujours évitables) avec lesquelles la critique au jour le jour doit composer; Martial Dassylva s'en sera du moins accommodé avec élégance, allant jusqu'à rectifier au besoin un jugement trop hâtif; dans une écriture efficace, classique, colorée par un ton souvent familier et un art de la pointe bien aiguisé, il a incarné le type même du journaliste de bonne foi. Je tiens donc à saluer sa contribution à l'élargissement de l'information théâtrale durant une période de l'histoire de notre théâtre, qu'il a qualifiée d'« effervescente », même si de nombreuses divergences de vue ont pu nous séparer... Il y a des présences qui font à la longue partie du décor; l'activité théâtrale montréalaise vient de connaître un départ inattendu et préoccupant: trouver un successeur à Martial Dassylva ne sera pas chose facile; j'espère que ses collègues de *la Presse* n'y verront pas une place offerte à tout venant<sup>2</sup>. Le théâtre a besoin, dans ce journal important, d'un chroniqueur ou d'une chroniqueuse aussi averti-e, toute opinion mise à part, que l'était Martial Dassylva.

### quant à la nostalgie...

Personnelles et professionnelles, les raisons invoquées par Martial Dassylva<sup>3</sup> pour prendre congé n'ont pas à être jugées<sup>4</sup>, mais elles s'accompagnaient d'un tel sentiment de déception à l'endroit de la production théâtrale récente qu'on me permettra d'y aller de mon grain de sel. Selon Dassylva — il n'est pas le seul, son confrère du *Devoir*, Robert Lévesque, partage ce refrain désabusé —, notre théâtre connaîtrait un « creux de vague », notre dramaturgie manquerait de souffle et, comparée à celle du tournant des années soixante-dix, la pratique battrait maintenant de l'aile... Chez notre démissionnaire, cette « situation de vacuité et de flottement » lui aurait été confirmée par la saison 1982-1983, le 15<sup>e</sup> Festival du jeune théâtre et le 10<sup>e</sup> Festival de théâtre pour enfants. Les causes de tout cela? Tout le monde serait « à court d'idées, de thèmes et de nouvelles formes artistiques »; mais le fond du fond, ce serait que « le climat social et politique du Québec, comme celui de tout le monde occidental, expliquerait en grande partie cette espèce d'atonie intellectuelle et artistique dans laquelle nous nous débattons tous depuis trois ou quatre ans. » Voilà des adieux un peu amers; notre théâtre les mérite-t-il vraiment? Voyons voir.

D'abord, toute comparaison avec la période antérieure aux années quatre-vingts, nommément 1965-1980, est délicate et pour le moins précipitée: sait-on déjà ce que les trois dernières années ont mis en branle pour le reste de cette décennie, et au-delà? Je constate que, depuis la tenue des États généraux du théâtre professionnel, cinq directions artistiques chez les « institutionnels » ont été changées, et que, depuis la saison 1980-1981, des créations comme *Panique à Longueuil*, *Pleurer pour*

1. Voir mon compte rendu du recueil de critiques et de chroniques de Martial Dassylva, intitulé *Un théâtre en effervescence* (Montréal, la Presse, 1975), dans *Jeu 2*, Montréal, Quinze, printemps 1976, p. 110-112.

2. Le théâtre au Québec a besoin plus que jamais d'une critique compétente dans les différents médias de masse (quotidiens, mensuels et radios-télévisions): on ne peut plus se contenter ici d'une personne de bonne volonté qui affecterait de n'être qu'un spectateur ordinaire. Il ne s'agit plus dans le domaine complexe de l'art théâtral de recruter un-e journaliste d'expérience qui se ferait la main à l'usage. Offrirait-on une chronique d'économie, d'architecture, de gastronomie ou d'éducation au premier venu?

3. Dassylva, Martial, « Après dix-huit ans... », dans *la Presse*, cahier C, Montréal, 17 septembre 1983, p. 6; à moins d'indication contraire, toutes les citations qui suivent sont tirées de cet article.

4. Toutefois, je me permets de trouver plutôt discutable l'argument d'une limite de mandat pour un critique; assimiler une telle fonction à celle d'un directeur artistique est-il pertinent? Dans cette logique, et pour suivre M. Dassylva, il faudrait qu'un directeur artistique quitte non seulement son poste, mais l'activité théâtrale elle-même! Si la critique théâtrale est, comme je le pense, un métier, on peut fort bien envisager d'y consacrer sa vie, pas nécessairement à la même place, mais quand même!



Illustration: Philippe Brochard

*rire, C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles, Vie et mort du Roi Boiteux, la Saga des poules mouillées, Beau Monde, l'Homme rouge, Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans, Tournez la plage, Till l'espiègle, l'Oeil rechargeable, Syncope, Pain blanc, Addolorata, les Petits Pouvoirs, Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone, les Pommiers en fleurs, Pâté chinois* sont pour le moins remarquables. Est-ce trop peu, compte tenu de la quantité assez écrasante de spectacles à l'affiche? J'ai mentionné une bonne quinzaine de créations, mais le répertoire a connu également une moisson intéressante. Alors? J'ai l'impression que le « creux de vague » est moins creux qu'on ne le prétend, et plutôt vague... N'allons pas engloutir tous les praticiens et toutes les productions dans la même atonie! Certes, des courants autrefois dynamiques ont périclité, des auteurs se sont répétés et imités — je ne nommerai personne! —; sans doute, notre théâtre s'est aussi considérablement commercialisé et on ne compte plus les spectacles faciles et « bébêtes », mais, perception pour perception, je sens à plusieurs indices que le théâtre au Québec continue de s'enrichir de dimensions nouvelles, pas toujours bien maîtrisées, qui montrent que les gens de théâtre ont senti la nécessité de revoir leurs présupposés esthétiques, qu'ils font encore des découvertes, qu'ils produisent beaucoup, qu'il y a une étonnante vitalité... malgré la Crise. Du reste, affirmer une telle confiance n'interdit pas les nuances, ne confine pas à l'admiration béate — il n'est que de lire *Jeu* régulièrement pour s'en convaincre — et ne fait pas disparaître comme par enchantement tous les problèmes et toutes les confusions dans lesquels les gens de théâtre s'« enfangent » parfois.

Au moment où l'État québécois s'apprête enfin à mieux soutenir le théâtre — et, souhaitons-le, la dramaturgie —, je vois mal ce que le milieu théâtral peut faire des lamentations sur sa soi-disant atonie. L'argent ne résoudra pas tout, mais je sais une chose: qu'on ne pouvait espérer un approfondissement de la théâtralité dans les conditions qui ont prévalu au cours des quinze dernières années. La denrée rare du théâtre, il faudrait bien en convenir, a toujours été non le talent, ni l'énergie, mais le temps, celui qui permet de dépasser ses premiers jets, d'étoffer et de peaufiner une représentation. Nous avons eu par le passé des productions significatives, réalisées pourtant dans des conditions précaires, je me permets de croire que leur nombre pourra s'accroître à condition de ne pas couper le souffle à ceux qui ont, jusqu'ici, pratiquement tout fait à bout de bras.

Ceux à qui l'avenir paraît si sombre devraient quand même éviter de brandir le mythe des années 1965-1980. Le présent et l'avenir ne sont pas plus désespérants que n'était globalement excellent le « deuxième renouveau » des années précitées. La nostalgie idéalisante se montre souvent mauvaise conseillère... S'il y a une différence entre hier et maintenant, n'est-elle pas d'abord du côté de la réception — publics et critiques mêlés, devenus plus exigeants —? Alors qu'il y a quinze ans, profitant du besoin d'identification et de prise de parole, le moindre éclat de voix, la plus mince expression scénique s'attiraient des encouragements pressés, sinon des applaudissements prolongés — on était moins regardant sur la densité, du moment que ça existait, que ça s'exprimait —, il est maintenant dans l'ordre des choses et souhaitable de ne plus en être à un traitement aussi dithyrambique. Le théâtre actuel s'est-il affaibli pour autant? Rien n'est moins sûr. Avant de lui jeter la pierre, les spectateurs « obligés » que sont les critiques devraient y regarder à deux fois et, en tout cas, déposer quelques preuves dans ce procès.

Il y a plus de quarante ans, en 1941, devant le manque d'enthousiasme de ses contemporains face aux textes dramatiques québécois — on disait alors canadiens-français —, Léopold Houlié avait cité, avec à-propos, un passage du *Candide* de Voltaire:

« Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France? » dit Candide à l'abbé, lequel répondit: « Cinq à six mille. » « C'est beaucoup », dit Candide. « Combien de bonnes? » « Quinze ou seize », répondit l'autre. « C'est beaucoup », dit Martin.<sup>5</sup>

En somme, ne demandons pas à notre (au) théâtre plus de chefs-d'oeuvre et plus de lumière qu'il ne peut en donner. Soyons patients, accueillants sans complaisance, critiques sans malveillance. Après tout, la critique doit son existence à la pratique des gens de théâtre: l'oublier, ce serait substituer au dialogue constructif et à l'analyse en contexte des verdicts absolument stériles.

**gilbert david**

5. Citation tirée de « Notre théâtre et la critique » de Léopold Houlié, dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3<sup>e</sup> série, t. XXXV, Ottawa, mai 1941, p. 82.